S. G. Mgr. O.-E. MATHIEU
ARCH. DE REGINA

ELOGE FUNÈBRE

DU

REV. P. J. HUGONARD, O. M. I.

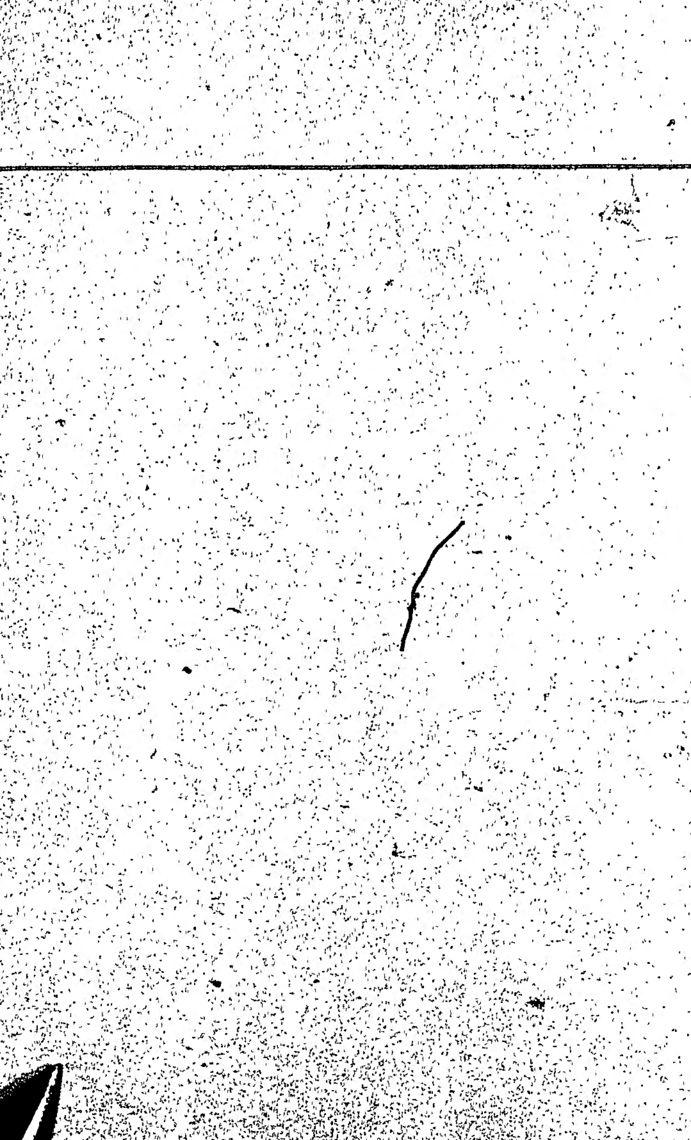
PRINCIPAL DE L'ÉCOLE INDUSTRIELLE

DE

LEBRET. SASK.

14 Février 1917

QUÉBEC
IMPRIMERIE FRANCISCAINE MISSIONNAIRE
1917



1167

S. G. Mgr. O.-E. MATHIEU
ARCH. DE REGINA

Eloge Funèbre

DU

REV. P. J. HUGONARD, O. M. I.

PRINCIPAL DE L'ÉCOLE INDUSTRIELLE

DE

LEBRET. SASK.

14 Février 1917

QUÉBEC
IMPRIMERIE FRANCISCAINE MISSIONNAIRE
1917

RÉVÉREND PÈRE HUGONARD

~~Monseigneur~~[1],

Mes bien chers Frères,

La mort nous a enlevé celui que nous aimions tous à appeler : "le bon Père Hugonard". Il est allé rejoindre au paradis ses frères qui ont marché avec lui dans les sentiers de l'apostolat, du mérite et de la gloire.

La Communauté des Oblats, à laquelle nous ne pourrons jamais assez témoigner de reconnaissance pour le bien qu'elle a fait dans tous nos diocèses de l'Ouest, la belle Communauté des Oblats a vu ainsi disparaître un de ses plus saints religieux, un de ses membres remplis de cette patience qui vient à bout des pires difficultés, de ce robuste optimisme qui sait attendre les échéances lointaines, de cette heureuse incapacité de découragement qui fait des merveilles.

L'archidiocèse de Régina a perdu un prêtre d'un zèle admirable, d'un dévouement à toute épreuve, un prêtre qui a toujours suivi les sentiers du devoir, res-

1. Mgr A. Béliveau, archevêque de Saint-Boniface.

pirant la résolution tranquille et indomptable d'un homme décidé à vaincre à force de vaillance ou à mourir au champ d'honneur, dans la gloire due aux héros.

Le Canada, notre chère patrie, s'est vu enlever un de ces hommes qui font honneur à l'humanité et dont l'existence, consacrée à l'accomplissement d'un grand dessein, offre à l'admiration de l'univers un incomparable exemple de ce que peut faire un grand cœur rempli de l'amour de Dieu.

* * *

La Sainte Ecriture ne cesse, à toutes ses pages, de nous attirer à l'amour de Dieu par l'admiration de ses œuvres. Toute création, depuis les soleils qui flottent dans l'étendue, jusqu'au brin d'herbe qui pousse dans la vallée, est appelée en témoignage de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Celui qui a tout fait par amour.

Mais de toutes les œuvres de Dieu en ce monde, la plus grande et la plus belle, c'est l'homme pour qui Dieu a créé toutes les autres merveilles, l'homme qu'il a fait à son image et à sa ressemblance pour

commander, après lui, à tout ce qui existe.

Et parmi les hommes eux-mêmes, il y a des degrés. Il en est quelques-uns choisis pour faire éclater d'une manière plus spéciale la gloire de Dieu par une ressemblance plus parfaite avec l'auteur de la vie. Ils reproduisent, avec une fidélité héroïque, les perfections divines et les traits du modèle éternel ; ils font éclater davantage la magnificence de celui auquel ils rapportent fidèlement tous les dons qu'ils ont reçus. Leur vie est comme un poème merveilleux écrit à la gloire du Très-Haut.

C'est de ces hommes qu'il est dit : " *Mirabilis Deus in sanctis suis*, Dieu est admirable dans ses saints. "

Il me semble pouvoir affirmer sans crainte que Dieu a été admirable dans celui dont nous pleurons tous la perte.

* * *

Il l'a fait naître en France, dans ce pays qui a encore le privilège de donner à Jésus son or et le sang de ses enfants pour la prédication de l'Evangile dans les pays infidèles dans une proportion unique.

Il lui a accordé cette grande grâce de naître au sein d'une de ces familles fon-

cièrement chrétiennes où le père donne l'exemple d'une vie pure et sainte, où la mère, par la ferveur de son zèle, soutient, encourage les autres dans les voies du salut.

Il lui a fait entendre le mot éternel qui fait les Apôtres : " Viens et suis moi ".

Aussitôt le jeune homme, à l'intelligence vive et au cœur noble, comprit le grand honneur qui lui était fait ; il courba la tête sous le poids d'une gloire trop sainte et il accepta en tremblant mais en aimant cette couronne du sacerdoce qui a ses épines comme celle de Jésus-Christ mais qui n'ensanglante le front de l'homme que pour la gloire des hommes et pour l'amour de Dieu.

Il l'appela à l'état religieux, à cet état où, d'après saint Bernard, " l'homme vit plus purement, offense Dieu plus rarement, se relève plus vite, reçoit plus fréquemment les consolations célestes, vit avec moins d'inquiétudes. "

Il le poussa à fouler aux pieds ce qui sourit le plus à la nature, pour venir travailler au Canada à la conversion des pauvres sauvages.

Le Père Hugonard savait que Dieu ne pouvait le tromper et qu'en se dévouant à sauver les âmes plongées dans les ténèbres de l'erreur, il trouverait le bonheur dans le sacrifice.

Sans doute, il lui faudra souffrir, mais à côté de la souffrance, il y aura des jouissances qui paieront au centuple les privations qu'il s'imposera.

Sans doute, il rencontrera des croix, mais ces croix, comme dit saint Augustin, auront des ailes qui rappelleront celles de l'oiseau. Il est vrai de dire que l'oiseau porte ses ailes et il semble parfois qu'elles sont un fardeau pour lui ; mais n'est-il pas plus vrai de dire qu'elles sont plutôt un soulagement qu'un poids, qu'elles portent beaucoup plus qu'elles sont portées ?

Sans doute, il mènera une vie de sacrifice, mais il se sacrifiera pour Jésus, pour son Bien-Aimé. Et pour ne pas comprendre ce plaisir attendu par notre cher défunt, il faut n'avoir jamais goûté le plaisir qu'on trouve à faire plaisir aux autres, il faut n'avoir jamais eu l'occasion si douce de s'imposer une privation pour soulager un malheureux et sécher une

larme ; il faut n'avoir jamais été capable d'aimer.

Le Père Hugonard partit donc pour venir ici se dévouer à l'œuvre des missions. Il avait un idéal et cet idéal, c'était Jésus lui-même, Jésus " *quem vidi, quem amavi, in quem credidi,* Jésus qu'il avait vu, qu'il avait aimé, en qui il avait mis sa confiance ".

Ce Jésus, il l'avait vu sur les genoux et dans les baisers de sa mère, dans sa première communion, dans ses communions fréquentes et ferventes.

Il l'avait vu ce Jésus dans sa vie pauvre et laborieuse de Nazareth, dans ses courses apostoliques, guérissant les malades, nourrissant les indigents, instruisant les enfants, accueillant et pardonnant les pécheurs. Il l'avait vu dans les rues de Jérusalem couvert de crachats et de sang ; il l'avait vu expirant sur le calvaire ; il l'avait vu, le jour de l'Ascension, montant au ciel.

Il l'avait vu ; il l'avait trouvé d'une beauté incomparable et il l'avait aimé, " *quem amavi* ;" il l'avait aimé plus que son père et sa mère, plus que ses frères et ses sœurs, plus que sa patrie et toutes ses es-

pérances terrestres, et il voulut tout quitter pour le suivre, sans compter avec les peines, les difficultés et les épreuves.

Il avait confiance en lui, "*in quem credidi.*" Ce Jésus prendra soin de lui. Aussi à son Bien-Aimé il dit : "Je pars, faites de moi ce que vous voudrez ; je serai heureux, pourvu que je vous serve et que je vous sois agréable."

* * *

C'est ce Jésus qui a dit : "Celui qui aura tout quitté pour moi recevra le centuple en ce monde, et dans l'autre la vie éternelle."

Cette parole ne pouvait être prononcée que par un Dieu ; car elle renferme une promesse solennelle de biens qui ne sont pas au pouvoir de l'homme ; il faut qu'elle soit accomplie, car Dieu ne peut ni se tromper ni tromper.

Cette parole s'est accomplie pour notre cher Père Hugonard. Sans doute, il n'a pas reçu ici-bas les biens du corps, mais il a reçu ce qui vaut cent fois mieux, il a reçu les biens de l'âme, les vertus qui élévent au-dessus de ce monde et rendent heureux en donnant les assurances, les

gages et les prémices de la vie éternelle.

Que de fois il a entendu la parole du Sauveur venant à lui sur les eaux agitées, c'est-à-dire au milieu de ses épreuves, comme il est allé à ses Apôtres sur le lac de Génésareth : *" Ego sum, noli timere,* c'est Moi ; ne crains rien ". Je suis avec toi pour t'aider dans ton travail et le rendre fécond !

Que de fois, il a goûté ce que Bossuet appelait " l'agrément immortel de la vertu ! "

Que de fois la générosité de son immolation a fait jaillir dans les parties hautes de son âme une source intarissable de sereines et austères voluptés, ces voluptés d'un être saturé de choses divines et qui sent que la majesté de Dieu est entrée et repose dans le sanctuaire intérieur : *" Majestas Domini ingressa est templum."*

* * *

Pendant plus de quarante ans, le bon Père Hugonard s'est donné à l'œuvre des missions dans notre cher Ouest canadien. Sa vie était toute sa richesse. Il l'a dévouée de bien bon cœur à servir Dieu dans la personne des pauvres sauvages pour

qui la civilisation avec toutes ses pompes était restée sans consolation et sans asile. Il leur a dit comme un de ces hommes envoyés, il y a dix-neuf siècles, pour prêcher au monde Dieu et la liberté : “ Nous n’avons ni or ni argent, mais nous vous donnons ce que nous possédons ; nous vous donnons nous-mêmes, tout ce qui a fait notre consolation et notre bonheur ; nous vous offrons ce qui sauve, ce qui bénit, ce qui fait vivre : la foi, l’espérance et la charité. ”

A partir du premier jour de sa vie au Canada, il a appartenu à ces pauvres sauvages sans aucune réserve. Tous pouvaient compter sur son dévouement au service de leurs âmes.

Le cœur de la charité, l’amour de ces pauvres délaissés, qui l’a possédé plus tendre, plus ardent et plus fidèle que lui ?

La main de la charité, la main qui donne, qui relève, qui sauve ; l’action qui se multiplie ; les démarches qui ne se comptent pas ; le travail des jours et des nuits, la vie qui se verse goutte à goutte, qui a connu tout cela mieux que lui ?

A ceux qui auraient voulu lui reprocher de se dépenser ainsi, il eut répondu :

“ *Non sum Apostolus,* ne suis-je pas un apôtre ? ”

A celui qui eut voulu lui dire comme Néarque à Polyeucte dans la tragédie de Corneille :

“ *Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère,”*

il eut répondu volontiers avec Polyeucte :

“ *On n'en peut trop avoir pour le Dieu qu'on vénère.* ”

On a dit qu'un saint est un homme qui a une idée fixe. L'idée fixe du Père Hugonard, c'était celle de se dépenser, d'être prodigue de lui-même, de donner, de se donner, en un mot d'être bon en pratiquant la charité.

* * *

Et cette bonté fut le trait saillant de son caractère, comme elle fut le secret du succès prodigieux de son apostolat.

Ces sauvages il les aimait parce qu'il leur avait tout donné. On aime en effet plus en raison de ce que l'on donne qu'en raison de ce que l'on reçoit.

Il les aimait ; or, le véritable amour consiste à mettre sa félicité dans la félicité des autres ; le véritable amour est le

sacrifice permanent d'une âme qui s'oublie et se donne tout entière dans la constance immuable d'un cœur tendre et fort.

Il les aimait ; il avait pour eux une tendre, chaude et profonde pitié avec un ardent et brûlant désir de les sauver, fallut-il mourir pour eux.

Celui qui ne comprend pas cela, ne comprend pas Jésus-Christ. Notre Divin Sauveur n'avait-il pas vu, lui, dans la vision de l'humanité toutes les faiblesses, toutes les trahisons, toutes les lâchetés ? Et cependant, il est descendu du ciel dans une crèche pour aller mourir sur une croix afin de témoigner son amour et sauver les âmes.

Il les aimait et, pendant plus de quarante ans, il a mené au milieu d'eux une une vie faite de pureté, d'abnégation, de sacrifices et de dévouement. Nul autre n'aurait pu s'approprier avec plus de droit la devise que saint Paul a léguée aux bons prêtres : " *Impendar et superimpendar*, je me dépenserai et je m'épuiserai pour vos âmes. "

Pour ce bon Père, il n'y avait rien de petit quand il s'agissait des âmes ; elles

étaient toutes dignes du travail sacerdotal. Dieu qui est notre grand modèle fait naître la rosée, luire le soleil et tomber la pluie sur la fleur odorante comme sur l'herbe folle ; s'il nourrit l'aigle, il nourrit aussi le passereau.

Ces sauvages avaient un titre particulièr à l'affectueuse sollicitude de ce saint missionnaire : ils étaient pauvres, délaissés, aveuglés par l'erreur, ignorants du Christ. Aussi il se penchait vers eux avec d'ineffables tendresses et eux, ils jouissaient de se sentir si tendrement aimés.

Ils rendaient heureux leur père qu'ils enveloppaient d'un respect admirable, d'une affection sincère. Joubert a dit : " Je salue le bonheur parce qu'il est rare. " Nous, soyons heureux de pouvoir dire : " Nous saluons le bonheur parce qu'il est mérité. "

* * *

Ce bonheur comme il se manifestait sur sa figure quand il nous parlait de cette belle école industrielle qu'il a fondée au prix de si grands sacrifices et soutenue par une indomptable énergie !

Comme il paraissait heureux au milieu

de ces chers petits enfants qu'il aimait comme un père, comme une mère, comme Dieu seul sait les aimer !

Lorsque ces enfants venaient se presser autour de lui, une expression toute céleste illuminait son visage. Ceux qui étaient témoins de cette scène étaient émus et croyaient revoir ce qui devait se passer sous le grand ciel bleu de la Galilée, au bord des sources près des palmiers ombreux, lorsque le Maître divin ouvrait ses bras et prononçait l'ineffable parole : " Laissez venir à moi les petits enfants. "

Dans cette école, la mieux organisée du Continent, il voulut surtout mettre Dieu. C'était le meilleur moyen d'y mettre l'ordre, la vérité, la paix, le bonheur ; il voulut faire de ces enfants de vrais chrétiens, ce qui signifie de plus des hommes civilisés ; il voulut qu'on leur enseigna premièrement l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, convaincu que de la sorte, ils en aimeraient mieux tout ce qu'il faut aimer et rien que ce qu'il faut aimer.

Aussi que d'âmes nous avons pu contempler ici conservées dans la grâce im-

maculée et la candeur de l'enfance ! Que de fois nous avons admiré chez ces enfants cette beauté incomparable qui est comme la splendeur et la fleur odoriférante de la vertu !

Que de bons citoyens sont sortis de cette école et qui lui font honneur dans le monde ! Ici on avait mis Dieu au sommet de leur intelligence et de leur cœur. Aujourd'hui Dieu est au sommet de leur conduite pour leur bonheur et pour celui de notre cher pays.

* * *

Le bien qu'a fait notre cher défunt, tous le savent et l'admirent. De tous les panégyriques que l'on peut faire d'un homme, il n'en est pas de plus vrai, de plus exact, de mieux senti que celui qui s'échappe des lèvres de la foule à l'annonce de sa mort. C'est le cri naturel du cœur ; c'est le témoignage non équivoque de la conscience publique ; c'est un jugement sans appel.

Eh bien ! Vous savez comme moi quel fut le cri de la voix publique à la nouvelle de la mort du bon Père Hugonard. N'a-t-elle pas été unanime à louer les qualités

de son cœur, à rappeler sa douceur, sa bienveillance, son dévouement à tous ceux qui avaient recours à lui ? Tous, prêtres et laïques, riches et pauvres, catholiques et ceux qui ne partagent pas ses croyances, tous ont unanimement proclamé qu'il avait reçu du ciel une âme naturellement bonne, "*sortitus animam bonam.*" Ce sentiment général n'est-il pas publiquement exprimé ce matin par la présence de S. G. Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, des représentants officiels du Gouvernement, par cette affluence de prêtres et de fidèles accourus de tous côtés pour venir lui dire un dernier adieu dans une émotion qui étreint tous les cœurs.

* * *

Quelle riche récompense le bon Dieu a donnée à son serviteur fidèle pour une vie passée entièrement à son service ! Comme la mort a été douce à notre cher défunt !

Nous le regardions à ses derniers instants et nous étions tentés de nous écrier avec les Livres Saints : "*Moriatur anima mea morte justorum*, puissions nous mourir de cette mort des justes !" Son âme

éveillée a suivi, avec une pleine possession d'elle-même, les cérémonies saintes où l'Eglise achève d'épancher sur le moribond le trésor de miséricorde dont elle est la dépositaire.

Il ne manifesta aucune crainte de paraître devant Dieu. On eut pu lui adresser la même question qu'à cette sœur de la Charité qui répondait à saint Vincent de Paul, l'interrogeant sur ce qu'elle pouvait avoir à se reprocher à son heure dernière et qui répondait : " J'ai peut-être pris trop de plaisir à servir les pauvres. " Des lèvres mourantes du Père Hugonard on eut pu recueillir un aveu presque semblable et non moins touchant. A son tour il eut pu nous dire qu'il avait peut-être trop aimé ses chers sauvages.

Il est mort le jour anniversaire de son ordination sacerdotale, un jour de fête de la Sainte Vierge qu'il a tant aimée ; il est mort assisté de son archevêque qu'il a toujours entouré de son profond respect et d'une sincère affection ; il voulait le voir près de lui à sa dernière heure.

Il est mort ; sa course est achevée. Nous souffrirons encore pendant que lui sera heureux près de Dieu. Nous travail-

lerons dans l'âpre effort pendant que lui se reposera. Nous resterons les voyageurs inquiets de cette terre pendant que lui jouira des célestes révélations ; mais nos âmes seront toujours pleines de son souvenir et de son regret.

Il n'y a qu'un voile entre lui et nous et cette certitude nous console. Nous nous en allons tous vers notre patrie, vers la maison de notre Père. C'est là que nous nous reverrons pour ne plus nous séparer.

Comme nous en avons la confiance, notre bon Père doit être déjà dans le sein de Dieu où l'ont porté les mérites de sa vie et les prières qui sont sorties depuis sa mort de nos cœurs émus. Puisse-t-il demander à Dieu de nous accorder à tous la force de remplir nos devoirs, de suivre ses exemples, afin que nous puissions aller le retrouver au ciel, "*ut ubi ego sum et illi sint mecum.*"

Puisse-t-il obtenir que Dieu continue à bénir sa belle Communauté et à féconder le travail de ses chers religieux, obtenir que Dieu donne de vrais saints prêtres, des prêtres comme lui, aux évêques chargés de la direction de l'Eglise dans notre cher Ouest canadien, obtenir qu'il nous

accorde à nous la grâce de ne travailler que pour lui, afin qu'un jour nous puissions tous aller chanter ses louanges au ciel, après avoir travaillé toute notre vie à étendre son royaume sur la terre.

Ainsi soit-il.
